

**Extraits du carnet-journal « Mes mémoires sur la bataille de Verdun », du soldat Henri-René Lucante (originaire de Francescas, Lot et Garonne, blessé à Verdun le 26 octobre 1916.)**

***16 août 1916***

Enfin, voilà le jour si attendu (...) La fusillade se déclenche au-dessus de nos têtes, les balles passent avec un sifflement aigu. Tout le monde se couche, on ne bouge plus. Le nez collé au sol. On ne se sent même pas la force de respirer.

Des cris de douleurs commencent à se faire entendre de tous les côtés, ce sont des blessés. Heureux celui qui pourra marcher et aller jusqu'au poste de secours, seul, car sans ça, il est impossible de les ramasser. Beaucoup mourront sur place. C'est malheureux, mais il faut se résigner.

***18 août 1916***

(...) La première vague sort. La fusillade se déclenche. Les mitrailleuses ouvrent un feu d'enfer. La deuxième vague sort, elle est accueillie par un feu très nourri (...)

Malheureusement comme toujours beaucoup trop des nôtres sont tombés pour ne plus se relever (...) A l'appel, 17 présents et nous étions partis 53. Voilà.

## **20 août 1916**

(...) Les trous d'obus dans lesquels nous avons établi notre demeure se remplissent d'eau. Tellement qu'à midi, elle nous arrive jusqu'aux genoux. Et quoi faire, il ne faut pas bouger car si on se montre, on est condamné à mort. Pendant la nuit, nous enlevons l'eau comme nous le pouvons. Pour cela nous nous servons de nos casques.

## **24 août 1916**

La pluie continue de tomber. Nous sommes trempés jusqu'aux os. On ne peut plus se remuer, nos vêtements pèsent au moins 35 kg. Nous organisons des corvées pour aller chercher de quoi se mettre sous la dent car nos vivres sont épuisés (...)

On souffre surtout de la soif. Aussi nous buvons de l'eau puisée dans nos trous d'obus. Elle nous apparaît sous forme de « chocolat au lait » sauf qu'elle n'a pas le même goût. Mais à la guerre, on n'est pas si délicat que ça.

## **25 août 1916**

Le mauvais temps persiste. Maintenant par exemple, nous sommes des blocs de boue humains (...) Nous sommes (...) couleur de terre. On n'ose plus bouger tellement on est dégoûtants (...)

## **29 août 1916**

Après avoir déjeuné avec quelques biscuits et des boîtes de conserve que nous avons trouvées par-ci, par-là, nous partons à l'arrière pour nous reposer et pour nos forces morales et physiques. Ce n'est pas trop tôt.